DE L'IMAGINATION N° 108.

Considérée comme cause et comme moyen préservatif et curatif de maladies ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 juin 1818,

PAR MATHIEU FLEURY, de Pons,

Département de la Charente-Inférieure ;

DOCTEUR EN MÉDECINE;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Paris ; Élève de la première classe de l'École pratique, et Membre de la Société d'Instruction médicale de la même ville.

Philosophus sit, qui morbos animi medere contendit.

SAUVAG., Nos. meth.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1818.

AUX MÂNES

DE JEANNE FLEURY,

LA MEILLEURE COMME LA PLUS AIMÉE DES TANTES.

Tribut d'admiration pour ses vertus, reconnaissance éternelle pour les bienfaits dont elle m'a comblé.

A P. M. LANDRAU, MON TUTEUR;

A M. ETENAUD, SON ÉPOUSE;

ET A J. E. LANDRAU, LEUR FILS.

Hommage public d'estime, de profonde gratitude, d'inviolable attachement.

A GRÉGOIRE TASSY,

Chirurgien de la marine attaché à l'expédition française de Karikal, côte de Coromandel, dans l'Inde.

Témoignage de notre ancienne et inaltérable amitié.

M. FLEURY.

AVANT-PROPOS.

En choisissant l'imagination pour sujet de ma thèse, je n'ai point prétendu émettre des idées neuves sur cette matière: j'aurai tout au plus le très-faible mérite d'avoir été le premier écho des auteurs qui l'ont traitée. Malgré cela, je ne partage point l'avis de ceux qui, faisant une fausse application du vieil adage de Térence, *nullum est jam dictum, quod non dictum sit priùs* (adage simplement applicable à la morale), pensent qu'on a *tout dit en médecine;* je suis persuadé au contraire que c'est un champ où il y aurait encore à glaner abondamment.

Je ne crains point d'encourir le reproche de manquer de ce dont je parle (d'imagination), parce qu'il n'est pas indispensable d'en avoir pour traiter une pareille matière, et qu'on peut devenir excellent médecin sans être doué de l'imagination d'un poëte. Je dis plus, l'homme de l'art qui se laisse entraîner par son *imagination* s'expose à créer des hypothèses dangereuses; tandis que celui qui s'en tient à la simple observation ne tombe jamais dans ces erreurs souvent si funestes. C'est dans ce sens là, sans doute, que *Baglivi* (*Praxis medica*, lib. 1), a dit : *Medicina non ingenii humani partus est, sed filia temporis.*

La marche que j'ai suivie dans cette dissertation était naturellement tracée par le titre. Ainsi, dans une *première section*, je fixe la valeur du mot *imagination ;* dans une

seconde section, j'énumère les principales maladies qui en sont le fruit; puis je fais mention d'autres effets de cette faculté de l'entendement, qui, sans constituer des maladies, à proprement parler, sont dignes de toute l'attention du médecin. Enfin, dans une *troisième section*, j'indique comment on peut modifier l'imagination pour la faire servir au traitement des maladies, soit qu'elle les ait produites, soit qu'elles soient dues à une autre cause.

Si la première section paraît de peu d'étendue, la raison en est que je n'ai point considéré l'imagination en *idéologiste*. Tout le sujet, en lui-même, comportait de plus grands développemens, que la brièveté du temps et mon inhabileté à écrire ne m'ont pas permis de lui donner. Avant d'ébaucher ce travail, j'en avais entrevu toutes les difficultés ; mais ce n'est qu'en avançant que je les ai bien appréciées, et à une époque où il n'étoit plus possible de reculer. Ces raisons serviront peut-être d'excuse à la témérité de l'entreprise....... *In magnis voluisse, sat est.*

DE L'IMAGINATION

Considérée comme cause et comme moyen préservatif et curatif de maladies.

SECTION PREMIÈRE.

Ce que c'est que l'Imagination.

L'IMAGINATION (de *imago*, *image*) est une faculté de l'entendement qui retrace les images ou les tableaux des impressions reçues par les organes des sens. Elle arrange, elle combine de mille manières les tableaux en dépôt dans la mémoire; elle en compose même de nouveaux, à l'aide de l'invention, en y ajoutant des couleurs étrangères; quelquefois même elle substitue à des sensations réelles des fictions plus ou moins analogues à la vérité.

On a distingué une *imagination passive* et une *imagination active*; la première, qui nous représente fidèlement les impressions reçues, ne va pas beaucoup au-delà de la *mémoire*, cette autre faculté de l'entendement qui consiste dans le souvenir net et exact des objets qui se sont présentés à nous. C'est cette imagination passive qu'on a dit être commune à l'homme et aux animaux; tandis que l'imagination active, ou l'imagination proprement dite, est un attribut spécial du premier. Quelques modernes ont sans doute été trop loin, ils ont trop généralisé en avançant qu'il existait une imagination purement passive chez le vieillard, et surtout le vieillard débile, chez les femmes et les enfans faibles; tandis qu'on observe chaque jour le

contraire, principalement sur des femmes et des enfans affaiblis, dont l'imagination, essentiellement active, produit des effets qu'on apprécie facilement.

C'est avec aussi peu de fondement qu'on a dit que la durée de l'imagination *semblait limitée par celles des fonctions génératrices;* car on voit beaucoup d'individus en qui ces fonctions sont complètement éteintes enfanter des ouvrages qui appartiennent à une imagination brillante, et être susceptibles d'éprouver toutes les maladies qui peuvent naître du désordre de cette faculté de l'entendement.

L'imagination, par sa nature, a une propension à exagérer les images reçues, ou à en créer de fantastiques. Elle étend à l'infini la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal; c'est elle qui, en excitant et en nourrissant en nous des désirs par l'espoir de les satisfaire, donne naissance aux passions. Suivant qu'elle exagère les objets en bien ou en mal, elle fait notre malheur ou notre félicité; car qui est plus heureux que celui qui croit l'être, et plus à plaindre que celui qui se croit malheureux (1)?.. Le jeune homme éloigné de sa patrie et

---

(1) L'imagination, avons-nous dit, peut nous rendre heureux lorsqu'elle exagère les objets en bien; mais, le plus souvent, elle fait notre malheur en nous les présentant sous les couleurs les plus désavantageuses, et en nous éloignant de ce qui est dans la nature. *Buffon* (Histoire naturelle, discours sur la nature des animaux), s'exprime ainsi à ce sujet : « Dans l'homme, le plaisir et « la douleur physiques ne sont que la moindre partie de ses peines et de ses « plaisirs; son imagination, qui travaille continuellement, fait tout ou plutôt ne « fait rien que pour son malheur; car elle ne présente à l'âme que des fantômes « vains ou des images exagérées, et la force à s'en occuper. Plus agitée par ses « illusions qu'elle ne le peut être par des objets réels, l'âme perd sa faculté « de juger, et même son empire; elle ne compare que des chimères, elle « ne veut plus qu'en second, et souvent elle veut l'impossible. Sa volonté, « qu'elle ne détermine plus, lui devient donc à charge; ses désirs sont des « peines, et ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs qui disparaissent et s'évanouissent dès que le calme succède, et que l'âme, reprenant « sa place, vient à les juger.

« Nous nous préparons donc des peines toutes les fois que nous cherchons

des parens qu'il chérit, transporté même d'un sol aride dans un climat délicieux, et qui réunit tous les plaisirs, devient bientôt triste, rêveur, et dépérit. L'image de son pays, fortement empreinte dans son âme, se retrace sans cesse à lui comme le seul bien qui peut le rendre heureux. Ici l'art est impuissant; l'infortuné succomberait, si l'espoir de revoir son pays et ses parens ne rallumait le flambeau de sa vie près de s'éteindre : il revoit le toit paternel, et sa santé revient avec tout son éclat, et comme par enchantement, sans faire aucun remède.

Voyez encore l'amant épris d'un objet qu'il adore sans espoir : sa gaîté vive se change en une morne tristesse; sa santé brillante s'évanouit, son teint coloré pâlit; sa respiration brûlante est entrecoupée par des soupirs ; la fièvre lente s'empare de lui, tout aliment lui devient insupportable, toutes ses fonctions languissent. L'image de la beauté qui l'enchante est toute son existence; chaque instant du jour il la voit; et si la nuit lui accorde un moment de repos, cette image chérie se présente encore plus vivement à son *imagination* charmée. La mort est prête à le frapper; un mot, un geste favorable peuvent le retirer des bords de la tombe; si son amante persiste dans ses rigueurs, le jeune malheureux périt victime de sa passion fatale.

C'est l'*imagination* qui, en exagérant au nostalgique les beautés de son pays, et à l'amant passionné les charmes de sa maîtresse, les rend indifférens pour tout ce qui les entoure. Les sites les plus enchanteurs ne font aucune impression sur les sens du premier; à peine daigne-t-il y jeter ses regards; le second semble voir toutes

---

« des plaisirs : nous sommes malheureux dès que nous désirons être plus heureux. Le « bonheur est au-dedans de nous-mêmes; il nous a été donné. Le malheur est au- « dehors, et nous l'allons chercher. Pourquoi ne sommes-nous pas convaincus « que la jouissance paisible est notre seul et vrai bien; que nous pouvons l'aug- « menter sans risquer de la perdre; que moins nous désirons, et plus nous possé- « dons; qu'enfin, tout ce que nous voulons au-delà de ce que la nature peut « nous donner, est peine, et que rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre? »

les autres femmes avec dédain, parce que son imagination ne lui permet pas de les voir telles qu'elles sont.

Dans la nostalgie, dont je viens de tracer le tableau, l'imagination est sans cesse excitée par le souvenir des habitudes; aussi les hommes qui sont de tous les pays, comme on dit, parce qu'ils ne se fixent dans aucun, ou trop peu de temps pour y contracter des habitudes, éprouvent-ils rarement les effets qui naissent de l'absence de ces dernières.

Il serait oiseux de discourir sur le siége de l'imagination. Qu'importe, en effet, qu'on la place dans le cœur, avec *Aristote* et *Van-Helmont*, ou bien dans telle ou telle partie du cerveau, pourvu qu'on puisse observer ses effets, et les réprimer lorsqu'ils tendent à devenir dangereux ?

SECTION II.

De l'Imagination considérée comme cause de maladies.

L'imagination peut être plus ou moins vive, sans pour cela constituer un état maladif. Les modifications diverses que lui impriment l'âge, le sexe, le tempérament, étant dans l'ordre naturel, ne forment point, à proprement parler, une maladie. Elle peut aussi être exaltée ou affaissée chaque jour de la vie, sans que la santé en soit dérangée. Mais si ses erreurs sont constantes et soutenues, si les images qu'elle nous retrace ne répondent point aux objets extérieurs, si les idées nouvelles qui en résultent, si les jugemens, les passions, les mouvemens qui en sont les suites s'éloignent de tous ceux que tout homme raisonnable doit avoir en pareille circonstance; si ces désordres reviennent par accès, pour lors l'imagination est dérangée. Les maladies que l'imagination occasionne sont en assez grand nombre, et quelquefois fort dangereuses, par l'empire que cette faculté de l'entendement exerce sur nos organes; la mort même peut être la suite des impressions qu'en reçoit notre physique.

En indiquant les maladies qui en sont le résultat, je ne m'astreindrai pas à suivre tel ou tel ordre nosologique.

L'imagination peut produire des phlegmasies. On en trouve une preuve dans l'histoire de cette jeune fille de chambre qui, voyant ouvrir un abcès que sa maîtresse portait sous l'aisselle, en fut tellement frappée, qu'elle ressentit sur-le-champ une douleur dans le même endroit, où il survint une tumeur inflammatoire, qui ne put être guérie que par les remèdes ordinaires. (Ephémérid. des curieux de la nature.)

Les saignemens de nez, les crachemens de sang, les vomissemens sanguins, les pertes utérines ont souvent lieu à l'instant où une image agréable ou désagréable s'empare fortement de l'imagination, sans doute par suite du trouble qui survient alors dans la circulation. *Salmuth* rapporte que deux amans passant dans un jardin, la jeune personne fut prise d'une violente hémorrhagie par les narines; son amant, ne sachant que faire pour la secourir, eut l'imagination tellement frappée du danger qu'elle encourait, qu'il fut pris dans le même instant de la même hémorrhagie. Saint Philippe de Néry, au rapport de plusieurs auteurs, ne devait son anévrisme et ses violentes palpitations qu'à l'exaltation de son imagination extatique : la rupture de son anévrisme termina ses jours.

L'imagination peut donner subitement des fièvres intermittentes; elle dispose à contracter les fièvres putrides ou ataxiques. Un homme auquel M. le professeur *Richerand* avait amputé le pénis approchait de sa guérison, et était près de sortir de l'hopital, « lorsque sa femme, « à laquelle on avait annoncé sa guérison, sans lui dire par quel sa- « crifice il l'avait obtenue, vint le visiter. Instruite de l'opération, « elle entra dans une si violente colère, lui prodigua tant d'injures, « et lui fit sentir si amèrement toute l'étendue de sa perte, qu'atteint « d'un chagrin mortel, il fut, dans la nuit même, en proie aux « premiers symptômes d'une fièvre ataxique continue, à laquelle il « succomba le troisième jour. » (Nosograph. chirurgicale.)

La terreur, en frappant fortement l'imagination, ne produit-elle pas

la syncope, surtout chez un être faible et timide, soit une femme ou un enfant ?

Un mal terrible, qui ravage des nations entières, est soumis à la puissante influence de l'imagination ; lorsque celle-ci, effrayée, exalte ses périls, on voit avec quelle étonnante rapidité la peste se propage. L'imagination, dans ce cas, en retraçant nuit et jour aux malades des images tristes et lugubres, plonge les forces vitales dans une inertie complète. Tous les tissus sont frappés d'atonie, et la peau surtout, devenue plus lâche, est disposée à recevoir plus facilement les miasmes pestilentiels.

Ce n'est pas précisément l'imagination qui produit ces accidens ; il faut admettre un genre de passions en particulier excité par l'imagination : ces passions débilitantes sont, la terreur, la crainte de la mort. *Rivinus* a observé que la peste de Leipsick ne passait d'un sujet à l'autre que par la peur : les sujets dont l'imagination n'était point effrayée des dangers de ce fléau se mettaient le plus souvent à l'abri de ses atteintes. *Roger* a dit, dans un sens métaphorique, que la peur donne des ailes au mal dans les contagions. On a remarqué, en outre, que la vue des personnes qui avaient succombé à la peste était bien propre à épouvanter l'imagination : ainsi le président de Thou rapporte, dans l'histoire des choses arrivées de son temps, que, dans la guerre de 1589 entre les Genevois et les Savoyards, il se manifesta une épidémie entre les deux armées qui se communiquait seulement en regardant les malades. C'était un tremblement de tous les membres, joint à un esprit égaré et à une frayeur dont l'imagination, vivement frappée, était la seule cause.

Mais, plusque toutes les autres maladies, beaucoup de névroses, principalement celles des fonctions cérébrales, sont, dans plus d'une circonstance, le fruit d'une imagination exaltée. L'auteur de la nosographie philosophique dit que l'hypochondrie, la mélancolie, ou même la manie affectent les habitans des climats brûlans de l'Inde, de la haute Egypte, des côtes de Barbarie, de la Palestine, des îles de la Grèce, et des départemens méridionaux de la France, autant

par l'effet immédiat d'une chaleur excessive que par l'extrême exaltation de leur imagination.

Parmi ces névroses, l'épilepsie est celle qui paraît se communiquer le plus facilement par la voie de l'imagination, comme le prouve surtout l'exemple rapporté par Kaw Boerhaave (*impetum faciens dictum hippocrati.* pag. 345, art. *de consensu inter homines*). Une jeune fille de l'hôpital des orphelins de Harlem tombe d'épilepsie : son aspect frappe ses jeunes compagnes, qui toutes sont successivement atteintes des mêmes accès..... Le grand *Boerhaave* se présente, ordonne qu'on fasse rougir un fer et qu'on l'applique sur la première qui tombera. La plus faible de ces petites filles, excessivement effrayée de l'opération terrible dont elle était menacée, resta morte sur la place, toutes les autres furent heureusement guéries. Une petite fille étant morte dans un accès d'épilepsie, son frère, qui était présent, fut attaqué de la même maladie : il se tira de cette attaque ; mais le mal revint plusieurs fois, et il finit par périr dans les convulsions. (Encyclop. méthod.)

Un père avare obligea son fils à épouser une femme riche, mais laide et fort mal faite : le mariage fut célébré ; mais lorsque le moment de la voir deshabillée fut venu, ce jeune homme, dont l'imagination avait devancé le fatal moment, conçut une telle horreur, qu'il tomba en convulsion, et mourut en peu de temps d'épilepsie. (*Schelamer*, Traité des passions.)

N'a-t-on pas vu quelquefois l'hystérie causée par la crainte d'en éprouver les accès ? Et le plus souvent cette maladie reconnaît-elle d'autre cause que des désirs violens entretenus par une imagination embrasée ? *Robert Boyle* (traité de philosophie expérimentale) parle de femmes hystériques dont les accès se communiquaient par la voie de l'imagination à celles qui étaient présentes.

La manie de se suicider se transmettait par la même voie chez les femmes de Milet, dont Plutarque nous a laissé l'histoire.

Il est bien singulier que l'imagination puisse donner lieu à la paralysie, ainsi que le prouve le fait suivant, consigné dans un journal de

médecine, année 1686. Une femme eut le bras engourdi incontinent en se souvenant, comme par hasard, d'avoir vu un homme paralytique d'un bras. Elle court aussitôt prendre une bouteille d'eau-de-vie, afin de s'en frotter le bras; mais elle n'eut pas la force de la tenir, elle s'échappa et elle fut cassée. Il vint alors dans l'esprit de cette femme l'idée d'un homme paralysé de tout un côté, et au même instant elle tombe dans une paralysie universelle de mouvement et de sentiment, avec une grande difficulté de respirer. On courut au bruit qu'on entendit dans la chambre où elle était. On la fit saigner, on lui donna l'émétique, et elle reprit ses sens. Elle raconta alors comment cette paralysie lui survenait au moment où son imagination s'en occupait; ce qui est d'autant plus surprenant qu'elle n'en avait jamais eu d'atteinte. La paralysie de la moitié du corps continua, et cette femme mourut d'apoplexie qnelques mois après.

Que doit-on penser de l'histoire de cet homme dont parle *Pline*, qui, rêvant qu'il était aveugle, se trouva tel le lendemain?

S'il faut en croire *Sauvages* (Dissertation sur la rage), d'après le cas qu'il rapporte, la rage peut être produite par l'imagination. Ainsi, des deux frères mordus par un chien enragé, il est probable que celui qui revint après plusieurs années d'absence et fut aussitôt en proie aux plus violens symptômes d'hydrophobie en apprenant que son frère avait succombé à cette cruelle maladie, dut ces symptômes plutôt à son imagination vivement ébranlée, qui lui retraçait les dangers qu'il avait encourus et dont il se croyait encore menacé, qu'au développement tardif du virus rabique.

La langueur, le marasme, beaucoup de maladies chroniques, d'engorgemens irrésolubles, sont pareillement le fruit d'une imagination long-temps noircie par le chagrin et déchirée par la douleur. La plupart de ces phénomènes s'expliquent assez bien par le dérangement qui s'établit alors dans toutes les fonctions.

Les sécrétions, les évacutions sont suspendues, augmentées, diminuées, ou prennent un autre cours par la violence des révolutions que l'imagination occasionne. Aussi n'est-il pas rare de voir les

menstrues s'arrêter subitement à la vue d'un objet imprévu, réel ou imaginaire; et lorsque la secousse a été très-violente, elles coulent en perte; quelquefois même elles abandonnent pour toujours leur couloir naturel pour prendre la route de l'expectoration, ou se porter sur quelque organe important, où il se forme ensuite des engorgemens. La suppuration s'est quelquefois arrêtée chez des blessés auxquels on avait appris une nouvelle funeste.

Des cours de ventre abondans, des sueurs excessives ont décélé souvent le désordre de l'imagination dans des âmes faibles et timides.

Je ne passerai pas sous silence les maux que l'imagination produit chez les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la médecine. Tulpius (*Observationes medicæ*), et *Zimmermann* (Traité de l'expérience), ont vu nombre de fois des esprits faibles ou mélancoliques devenir malades ou imbécilles pour avoir lu des livres de médecine. Le père de *Donald-Monro*, qui étudiait sous *Boerhaave*, a vu un étudiant qui s'imaginait éprouver les maladies que *Boerhaave* décrivait à chaque leçon. L'imagination de ce jeune homme était si forte, qu'on remarquait en lui au moins quelque chose de pareil à la maladie qu'il venait d'entendre expliquer. (*Zimmermann*, ouvr. cité.)

Combien n'ai-je pas vu de mes condisciples qui ont cru éprouver tour à tour les symptômes de la phthisie pulmonaire, du terrible mal de Pott, d'une pierre dans la vessie, ou d'anévrisme du cœur, et qui n'ont plus rien senti dès qu'un travail assidu ou quelque circonstance du hasard sont venus distraire leur imagination de cette idée importune! Cependant il en est plusieurs qui n'en sont pas quittes pour s'être tourmentés pendant quelques jours; leur imagination s'allume, elle leur trace avec les plus sombres couleurs le tableau des maux qu'ils auront à souffrir; ils annoncent déjà leur fin prochaine, et voient la tombe s'entr'ouvrir. . . . . Ces images cruelles, sans cesse présentes à leur esprit, les conduisent bientôt à la mélancolie, à l'hypochondrie, au marasme, et à la mort. Les

exemples de ces malades imaginaires, qui ont une fin si déplorable, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le penser. Nous avons connu particulièrement un étudiant en médecine, reçu dans les salles de la clinique interne, qui vient de succomber à une fièvre lente nerveuse, suite indubitable de l'état mélancolique ou l'idée d'être atteint du mal vertébral avait plongé ce malheureux jeune homme.

Un autre, que la force de sa raison (et de sa constitution) aurait dû préserver de pareilles terreurs, s'est fait appliquer nombre de cautères dans la région lombaire, et s'en fait appliquer de temps à autre pour guérir une prétendue carie de la colonne vertébrale, bien décidée, dit-il, ... et qui, depuis qu'elle dure, l'aurait infailliblement consumé. Il ne souffre que lorsqu'il y pense, et jouit, du reste, d'une très-bonne santé.

Un troisième, dont nous avons constamment partagé les travaux relatifs aux études médicales, et que nous avons pu conséquemment bien observer; a éprouvé, en idée, successivement tous les symptômes d'un anévrisme du cœur, d'une invagination de l'intestin grêle, d'un commencement de folie (N'y en avait-il pas effectivement à se créer des maladies?); il nourrissait sérieusement ces tristes chimères. Sa santé paraissait s'altérer de jour en jour, et, pendant un temps, nous eûmes la crainte de perdre un ami que son mérite et les excellentes qualités de son cœur nous ont rendu cher; mais des occupations suivies, un régime de vie plus régulier, et les consolations de l'amitié mirent fin aux désordres de son imagination. Quatre années se sont déjà écoulées depuis l'époque dont je parle, et M. C*** n'a plus songé à devenir malade.

Un Suisse du canton de Berne, qui avait étudié la médecine à Goettingue avec *Zimmermann*, s'imagina porter un anévrisme de l'aorte qui allait se rompre, et n'osait pas quitter sa chambre pour cette raison; mais, le même jour qu'il fut rappelé par son père, il parcourut tout Goettingue en joie, prit congé de toutes ses connaissances, et, trois jours après, monta avec une allégresse extrême au haut des cascades de Cassel; tandis que deux jours auparavant il pou-

vait à peine respirer en montant le plus petit escalier. Ce même jeune homme, ayant ensuite été envoyé à l'université de Bâle, et de là dans le pays français du canton de Berne, le plus beau pays de l'Europe, situé le long du lac de Genève, il y fut attaqué de nouveau d'anévrisme à l'aorte et de nostalgie, qu'on guérit en le rappelant chez lui. (*Zimmerm.* , ouvr. cité.)

L'imagination peut quelquefois être si frappée d'un ancien mal réel, que l'on craint continuellement de n'en pas être guéri, ou qu'on se représente au moins certaines suites de ce mal comme existantes encore. Il est d'observation assez constante que ceux qui ont été guéris de quelque affection siphilitique s'imaginent toujours (et assez souvent ils n'ont pas tout-à-fait tort) ne pas l'être, et en avoir des reliquats permanens. Un homme fort dévot, dont parle *Zimmermann*, à qui « les ruses de Satan avaient fait prendre quelques mau« vaises épices » , fut guéri des suites de ces ruses; mais il s'imaginait toujours qu'il lui était resté un vice de conformation qui l'empêchait de contracter un mariage pour lequel il avait un ardent désir. *Zimmermann*, l'ayant examiné, le trouva en assez bon état pour mériter quelque « *nouvelle pénitence.* » Après avoir mis en usage toute sa rhétorique pour le désabuser, il fut obligé de convenir que le dévot avait raison, et lui prescrivit, pour le satisfaire , quelques « *mortifications mercurielles* », afin d'éclairer son imagination aux dépens de sa santé, quoique pour peu de temps. Au bout de quelques semaines, le malade (imaginaire) écrivit que tout était en bon état, c'est à-dire que son imagination était guérie.

A la suite de cet exposé rapide des maladies qui peuvent être le fruit de l'imagination, je dois faire mention de quelques effets de cette faculté de l'entendement qui méritent de fixer l'attention du médecin et sont dignes de ses méditations.

Théodoric, roi des Goths, avait l'imagination tellement affectée du meurtre de son beau-père Symmaque, qu'un jour ses officiers ayant servi sur la table la tête d'un grand poisson, il crut voir dans le plat celle de Symmaque, fraîchement coupée, qui se mordait la

lèvre, et le regardait d'un air furieux. Il en fut tellement épouvanté, qu'il ressentit aussitôt un grand frisson : il se mit au lit, et mourut en pleurant amèrement son crime. (Encyclop. méthod.)

Une dame Guérin, ayant appris que son époux, avocat-général au parlement d'Aix, devait avoir la tête tranchée à Paris, s'abandonna à une si grande tristesse, son imagination et ses sens furent tellement ébranlés par l'excès de sa douleur, que le jour, à l'heure même de l'exécution, elle crut voir sur une de ses mains le visage agonisant de ce cher époux qui lui jetait un regard tendre, et lui disait le dernier adieu. (Encyclop. méth.).

Jacques I.er, roi d'Angleterre, ne pouvait voir une épée nue, parce que sa mère, étant grosse de lui, vit assassiner à côté d'elle un de ses amis; ce que son imagination lui rappelait chaque fois qu'il apercevait cette arme.

On lit dans les actes de Copenhague l'exemple le plus singulier d'un effet de l'imagination. Un marchand souffrait depuis quelques jours d'un violent mal de tête, qui ne lui laissait aucun instant de repos ni jour ni nuit. On avait en vain administré une foule de remèdes. Le médecin du malade se détermina à la fin à lui proposer un cautère au bras, comme moyen dérivatif, et lui fit part aussi de la nécessité d'enfoncer la lancette jusque dans les chairs, afin de produire des effets plus prompts. Pendant qu'il cherchait avec le bout du doigt l'interstice des muscles deltoïde et biceps (sous-acromio-huméral et scapulo-radial), le malade, frappé de ce qu'il venait d'entendre, et ayant la tête tournée du côté opposé au doigt de l'opérateur, prit ce doigt pour la lancette, et, criant de toutes ses forces qu'on lui enfonçait l'instrument jusqu'à l'os, il se trouva mal, et fut plus d'un quart d'heure à reprendre connaissance.

La première fois que je vis opérer un sarcocèle (c'était à la clinique du professeur *Dubois*), je ressentis, durant les quinze à vingt jours qui suivirent l'opération, de vives douleurs dans le même organe que celui dont l'ablation avait été faite devant moi.

L'imagination exerce sur nos organes une influence aussi étonnante

qu'inexplicable. On trouve, à ce sujet, un fait non moins curieux que les précédens, consigné dans le recueil des actes de Copenhague. Un homme des plus distingués de cette ville, que *Borrichius* avait purgé à la suite d'une fièvre, sollicita ce médecin de prescrire aussi à son épouse un doux purgatif : cinq pilules purgatives lui furent prescrites. Cette dame, un peu délicate, hésita beaucoup pour les avaler en présence de son mari; celui-ci, qui prenait assez bien les médicamens liquides, avait une espèce d'horreur pour les pilules. Celles que sa femme devait prendre lui frappèrent tellement l'imagination, qu'il la conjura instamment de les prendre, sans quoi il allait vomir. Mais l'irritation était déjà produite, et il fut purgé beaucoup plus promptement que sa femme; il le fut même beaucoup plus qu'elle, car il vomit deux fois, outre trois selles abondantes qu'il rendit comme elle.

Plusieurs faits de même espèce sont rapportés dans un journal de médecine, année 1798. On distingue surtout celui d'une femme qui, voyant apporter une médecine à son mari, en éprouva un tel dégoût, qu'elle commença par vomir; puis alla si copieusement à la garde-robe, qu'elle faillit en mourir, et qu'elle fut long-temps à recouvrer sa santé. La fille d'un consul de Hanovre, devant prendre le lendemain une médecine où il entrait de la rhubarbe, qu'elle détestait, rêva qu'elle l'avait prise. Les tranchées qu'elle sentit bientôt l'éveillèrent et lui procurèrent cinq à six selles copieuses.

Veut-on d'autres effets plus surprenans de l'imagination? On lit dans Helwig (*Observationes medicæ*), qu'un médecin ayant donné à un paysan assez simple une ordonnance pour le purger, en disant, Prenez cela, le pauvre paysan, revenu dans sa maison, se couche, avale le papier en guise de bol, est bien purgé, et retourne annoncer cet heureux effet à son médecin. Le célèbre théologien *Hemming*, ayant cité dans ses leçons deux vers barbares, qu'il disait propres à chasser la fièvre, un de ses auditeurs en fit l'essai sur un de ses domestiques, homme fort crédule, et le guérit. Le professeur, ayant ensuite avoué que c'était par pure plaisanterie qu'il avait supposé de la vertu à ces vers, leur efficacité fut détruite, parce que la con-

fiance le fut aussi. J'observe ici que, si la confiance, en pareil cas, est le résultat de l'imagination, elle dépend aussi le plus souvent de la crédulité et de la superstition, qu'on rencontre chez des gens dont l'imagination est bien bornée.

Ces singuliers effets, qu'on attribue à l'imagination, servent à expliquer l'action merveilleuse de certaines substances qui n'ont aucune vertu par elles-mêmes, telles que des pilules de mie de pain dorées, que les charlatans prescrivent souvent aux personnes prévenues favorablement. L'estomac se soulèverait-il à la vue d'un objet qui nous a dégoûtés une fois, ou en pensant à cet objet long-temps après l'avoir vu, si l'imagination ne nous rappelait pas l'impression qu'il a faite sur nos sens ?.... Parmi les symptômes précurseurs d'une maladie grave que j'essuyai il y a quelques années, je remarquai particulièrement la bizarre envie que j'avais de manger des cartilages; il me semblait même que j'en avalais : à la moindre indisposition, ou lorsque je songe à ce phénomène, et que mon esprit s'y arrête un instant, je sens renaître ce singulier goût, qui persiste jusqu'à ce qu'il se présente à moi un sujet de distraction.

L'amitié me lie à un jeune médecin chez qui l'émission de l'urine devient impossible toutes les fois que quelqu'un est placé près de lui, ou encore mieux lorsqu'on plaisante sur cette singularité, même à certaine distance, au moment où le jet de l'urine est prêt à s'établir. Cet effet tient évidemment à son imagination, qui lui retrace une impression de l'enfance bien propre à produire ce phénomène. On trouvera peut-être que c'est déroger à la gravité médicale que de mentionner ce fait.

Un officier dont parle *Vattain* (Prix de l'académie de chirurgie.) tombait en syncope toutes les fois qu'il sentait l'odeur d'œillets, parce qu'étant au lit pour une opération du trépan, cette odeur lui donna des convulsions. Douze ans après cet accident, il lui suffisait de voir des œillets pour les éprouver encore.

Il me reste encore à exposer quelques effets de l'imagination qui diffèrent entièrement des précédens.

L'excès du délire amoureux, qui naît d'une imagination embrasée, réduit quelquefois les fonctions génitales à la nullité la plus complète comme chez ceux qu'on dit avoir *l'aiguillette nouée ;* tandis que d'autres fois la même cause porte aux plus lubriques extravagances et aux plus infâmes turpitudes. De ces deux effets d'une même cause, le dernier se conçoit plus aisément : l'homme débauché qu'emportent continuellement ses habitudes dangereuses, en est continuellement l'esclave jusqu'au tombeau, dans lequel il se précipite avant le temps, après avoir été accablé d'infirmités. Son malheur est tel, qu'au défaut même de pouvoir satisfaire ses besoins factices, son imagination, plus pétulante que ses sens, enfante incessamment des projets dépravés, et ne lui laisse aucun repos. S'il résiste à de pareils excès, c'est pour arriver à une vieillesse infirme, méprisable, semée d'ennuis et de remords, et qui est le fruit d'une vie entièrement consacrée à l'amour désordonné. Voilà des effets de l'imagination malheureusement trop communs dans les grandes villes, où les sources de corruptions sont si fécondes et si multipliées ! !....

Un autre effet de l'imagination, opposé au précédent, peut-être moins fréquent, est l'amour mélancolique, l'érotomanie, ou la monomanie érotique (*Alibert*), dont les caractères sont : tristesse habituelle qui rend l'individu plus sensible aux événemens ordinaires de la vie ; effusion abondante de larmes au récit des malheurs d'autrui ; recherche de la solitude; besoin involontaire de pleurer et de se livrer au chagrin ; yeux toujours larmoyans, même dans les momens de calme ; paupières affaissées, flétries, quelquefois entourées d'un cercle livide ou noirâtre ; sommeil rare, amaigrissement progressif, perte d'appétit, penchant à l'oisiveté ; pouls irrégulier, en général petit et languissant, etc. Un membre distingué de l'assemblée constituante éprouvait un semblable amour pour une femme qu'il avait aperçue un jour de fort loin, et qu'il n'a jamais revue depuis ; mais que son imagination lui avait dépeinte comme la seule personne capable de faire son bonheur. L'image de cet objet l'occupait sans cesse, au point qu'il en entretenait tous ceux qu'il rencontrait sur son passage.

Parlerai-je enfin de cette puissance que l'imagination exerce sur le corps souffrant, dont elle distrait, en quelque sorte, la douleur ? *Cardan*, au milieu des plus cruelles douleurs de goutte, s'élevait quelquefois tellement au-dessus de ses affections corporelles par la force de son imagination, qu'il cessait entièrement de souffrir jusqu'à ce que son imagination se détendît ; et toutes les fois il parvenait ainsi à vaincre ses douleurs par de nouvelles méditations. La riante imagination de *Scaron* le rendait presque insensible aux tourmens inexprimables du même mal. *Le Tasse*, dans son enthousiasme, perdait toute sensibilité.

C'est par cette tension de l'imagination, qui suspend la sensibilité, qu'on explique assez bien pourquoi des fanatiques ont reçu impunément des coups qui eussent été mortels dans l'état naturel. On ne saurait autrement se rendre compte d'une partie des faits merveilleux (bien constatés, car je n'entends pas parler des autres) qu'on rapporte des convulsionnaires de Saint-Médard et d'autres energumènes. Ce criminel, dont l'histoire se trouve partout, aurait-il résisté aux tourmens inouïs de la question sans la force de son imagination qui lui représentait la potence ?

Si j'avais entrepris de détailler plutôt que d'indiquer les effets de l'imagination, je discuterais la question de savoir si quelques phénomènes intéressans attribués au magnétisme animal dépendent de l'imagination ou de l'action particulière d'un fluide dont l'index est, dit-on, le conducteur. Cette question, ainsi que celle de l'influence de l'imagination de la mère sur les déformations corporelles du fœtus, exige trop de considérations pour être traitée ici.

Nous avons dit, en commençant, que l'imagination pouvait subitement occasionner la mort. *Montaigne* (Essais, livre 1, chapitre 26) parle d'un criminel dont on débandait les yeux pour lui lire sa grâce sur l'échafaud, « et qui se trouva roide mort, du seul coup de son imagination. » Un homme monté sur un vaisseau pour se promener en mer ; s'exagéra tellement les dangers d'un naufrage, quoiqu'il ne courût aucun risque, qu'il en mourut six heures après. Peu de temps

avant sa mort, son corps fut couvert de charbons semblables à ceux des pestiférés. (Encyclop. méthod).

SECTION III.

De l'Imagination considérée comme moyen préservatif et curatif de maladies.

On ne saurait nier l'influence de l'imagination comme moyen thérapeutique. Le médecin doit employer tout son art pour l'exalter et la diminuer à propos : l'artifice qu'il met en usage dans ce cas devient un devoir; et de même que nous masquons par une imposture innocente la saveur désagréable d'un remède, ne pouvons-nous pas employer le même art pour la santé ou la consolation du malade? Oui, sans doute, et c'est ici l'occasion de répéter, avec Platon, *mendacium medicis concedendum esse, aliis verò minimè,* parce que notre salut dépend souvent de notre erreur. Le mensonge salutaire a guéri une infinité de manies. On persuada à un maniaque, dont la folie était de retenir ses urines dans la crainte d'inonder ses voisins, que les maisons voisines étaient en flammes, et que son immense réservoir pouvait seul éteindre l'incendie : il urina, et fut guéri. Un autre prétendait avoir une mouche dans le lobe du nez : on lui fit une incision, on feignit de lui enlever la mouche, et il fut délivré de sa manie. Un troisième, qui disait avoir un ver dans le cerveau, fut également guéri par une opération adroitement simulée. *Pouteau* parle d'un maçon qui, se croyant possédé du démon, vint le conjurer de le guérir de son mal par une opération. Après avoir inutilement mis en usage le raisonnement auprès de cet homme, *Pouteau,* du ton le plus imposant, lui ordonne de se coucher par terre, et saisit une touffe de cheveux au sommet de la tête et l'arrache avec force. Le maçon jette un cri de douleur, se relève, et s'en va bien guéri.

C'est principalement dans ces temps de malheur où la peste exerce

ses funestes ravages qu'il convient d'en imposer aux hommes, de rassurer les imaginations timorées en voilant le veritable nom de ce fléau destructeur, ainsi que M. le professeur *Des Genettes* en a donné l'exemple mémorable. On doit, à l'imitation de ce médecin, entretenir l'illusion, puisqu'elle produit alors des effets heureux; si, comme lui, on en a le généreux courage, qu'on s'inocule un mal cruel pour prouver que ce n'en est pas un, et l'on arrêtera ainsi sa propagation, on l'atténuera du moins. « La vérité, dont la connaissance doit être funeste aux hommes, n'est pas celle qu'ils désirent. Les illusions sont les pavots de l'âme, et il faut en devenir prodigue lorsque c'est le seul moyen d'attacher à la vie. » (*Petit*, Médecine du cœur.)

Cet exemple démontre tout le parti qu'on peut tirer de l'imagination pour prévenir de grands maux : nous verrons comment on peut la faire servir à guérir ceux qu'elle a occasionnés. L'expérience apprend que cette puissance est un instrument qui tue ou qui guérit, suivant qu'il est bien ou mal dirigé : semblable, comme on l'a dit, à la lance d'*Achille*, elle a l'heureux privilége de guérir elle-même les blessures qu'elle a faites. Il est donc de la plus haute importance d'observer avec une scrupuleuse attention les dérangemens qui en sont le fruit, afin de leur opposer un traitement moral plutôt que des drogues, qui, en ce cas, ruinent la santé des sujets au lieu de la consolider. Un médecin philosophe de l'antiquité, *Zamolxis*, disait que l'on ne devait jamais, en guérissant le corps, oublier l'âme, dans laquelle il fallait rappeler le calme et la sérénité. Qui ne sait que la guérison d'une maladie est souvent subordonnée à l'état de l'imagination? M. *Tuffet*, chirurgien en second de l'hôpital de Rochefort, parvint, par une attention toute paternelle, à sauver les jours d'un jeune amputé qui était en proie à la tristesse la plus sombre. La perte d'un membre, l'éloignement de sa famille, tout tendait à noircir l'imagination de ce jeune homme. Malgré les soins les plus assidus et les mieux dirigés, la plaie prenait le caractère le plus fâcheux, et le malade allait tomber dans le marasme. M. *Tuffet*,

voyant tout l'empire de l'affection morale sur le physique, chercha tous les moyens de rappeler la gaîté du malade, et réussit enfin à le distraire en lui apportant un oiseau. Le jeune malade s'attacha tellement à l'animal, qu'il lui prodiguait ses soins même pendant le pansement. Ainsi distrait, il oublia sa situation; des images agréables remplacèrent les idées tristes qui assiégeaient son imagination, et la guérison fut prompte. (Collection des thèses.)

Nous avons été à portée nous-même de remarquer ce pouvoir de l'imagination chez plusieurs malades placés dans les salles de la Clinique interne, et dont l'observation nous était confiée. Je me souviens, entre autres, d'un étudiant en médecine, atteint d'une fièvre putride dont les paroxymes revenaient chaque soir, et se montraient avec moins d'intensité lorsque, quelque temps avant leur apparition, j'avais pu occuper le malade et calmer son imagination inquiète.

En proie naguères à la même maladie, et de plus tourmenté par une douleur intolérable dans l'hypochondre droit, je croyais expirer à chaque instant : la présence de mon médecin suspendait miraculeusement ma douleur, qui recommençait dès que je l'avais perdu de vue. Il savait si bien me consoler et gouverner mon imagination!

Un praticien moraliste qui s'appliquerait à reconnaître les dérangemens de l'imagination, arracherait souvent une foule de victimes à la mort. *Erasistrate* guérit Antiochus, épris de la belle Stratonice, après avoir eu la sagacité de découvrir dans l'amour la cause de la langueur qui le consumait. Il ne tarda pas à la deviner par l'accélération du pouls à la vue de l'objet aimé. Les mêmes signes avaient décélé au vieillard de Cos l'amour de Perdiccas pour Phila. *Galien* guérit de même une dame romaine que sa passion violente pour le danseur Phylade conduisait à pas lents vers la mort. Mais l'altération des traits de la face et les dérangemens du pouls sont quelquefois insuffisans pour faire découvrir le trouble de l'âme; d'un autre côté, l'on peut manquer d'indices propres à éclairer sur la nature des affections morales d'une personne. Dans ce cas, que d'habileté ne

faut-il pas au médecin pour distinguer les altérations physiques d'avec celles qui n'appartiennent qu'au moral !

Lorsqu'une maladie n'a d'autre cause évidente que les écarts de l'imagination, on la combat en détournant l'attention du malade pour la porter sur un autre objet. Il faudra donc exciter de nouvelles sensations, qui l'affectent assez pour lui faire oublier sa première pensée, cette pensée fixe et opiniâtre qui sans cesse le poursuit, et absorbe, en quelque sorte, toutes ses facultés. On réunira tous ses efforts pour lui inspirer un grand courage : alors, faisant un effort sur lui-même, il dirigera son attention vers un objet important ; son imagination embrassera cet objet, elle s'en occupera incessamment, et ne le perdra plus de vue.

Il est quelquefois possible de faire tourner au soulagement du malade l'idée qui l'a frappé. Ainsi, dans la nostalgie, cette maladie qui nous dessèche et nous jette dans la langueur, dont la cause unique est le désir ardent de revenir dans sa patrie, on ne peut pas souvent détourner l'attention du sujet ; dès-lors, en l'entretenant de son pays, en faisant naître dans son cœur l'espoir d'y retourner, on adoucira ses maux, on ranimera ses forces abattues ; et, si l'on ne peut réaliser ensuite l'espoir dont on l'aura flatté, il sera peut-être possible, quand son courage sera relevé, de changer l'ordre de ses idées. En le trompant ainsi, on allége du moins ses peines, on gagne du temps. . . . et le temps est le grand consolateur de nos maux.

. . . . . . *Lentescunt tempore curæ.*

. . . .

Hoc etiam (tempus) sævas paulatim mitigat iras,
Hoc minuit luctus, mæstaque corda levat.

OVID.

Il convient de traiter de la même manière l'amant infortuné que sa passion dévorante a mis au bord de la tombe. On rappellera l'espérance dans son cœur par l'image d'un avenir plus heureux. Son imagination est trop tendue vers l'amour pour qu'on puisse l'en détourner, on l'essaierait en vain. Ce n'est point au moment où la vie

menace de s'éteindre chez lui qu'il faut chercher à effacer l'idée qui le poursuit; il n'aurait pas assez de force pour vous écouter. C'est de l'objet qui l'occupe qu'il faut l'entretenir, en le lui présentant sous un jour consolant pour lui. Quand l'amour malheureux n'est pas porté à cette extrémité, on prend une autre voie pour en guérir les victimes. Cherchez, dit Ovide, des défauts à l'objet aimé, exagérez-les, répandez adroitement du ridicule sur l'être que l'on croyait parfait, faites diversion aux désirs de l'amant par des occupations sérieuses et par des voyages, ou faites naître dans son cœur une nouvelle passion. L'amour n'a jamais plus de force que lorsqu'on est près de son objet, et que l'on s'en occupe, et ce n'est que loin de lui que la raison peut reprendre ses droits. A ces moyens on joint les boissons rafraîchissantes et nitrées, les émulsions préparées avec les semences froides, le lait, les bains, la saignée, et l'on interdit avec soin l'usage des alimens échauffans et des liqueurs spiritueuses.

On fit revenir un joueur de la léthargie profonde dans laquelle il était plongé en criant, *quinte, quatorze et le point.* Un extatique fut rappelé à lui-même par des paroles consolantes, et en prononçant un nom cher à son cœur. (Encyclop. méthod.)

Lorsque l'empreinte d'un objet est si profondément gravée dans l'imagination, qu'il ne lui est plus possible d'en recevoir une autre, il ne faut pas pour cela se décourager entièrement; l'on doit encore attendre quelque succès du temps. Si le sujet n'est pas trop profondément abattu, l'on essaie de toutes les manières d'agir sur son imagination. Les règles qu'il convient de suivre ne sauroient être rigoureusement tracées; le choix et l'ordre des distractions par lesquelles on peut la combattre sont déterminés autant par la prudence et l'expérience que par la connaissance particulière du malade et des circonstances dans lesquelles il se trouve. Aux uns il sera quelquefois nécessaire de procurer des occupations douces et continuelles, sans leur permettre le moindre intervalle de repos; les plus petits momens de relâche et d'inaction pouvant les replonger dans les réflexions tristes et sombres, qui sont la seule cause de leur mal. A

d'autres, accoutumés, avant que leur imagination fût malade, à mener une vie uniforme et paisible, on recommandera utilement un peu de dissipation, qui les ramènera à leur assiette ordinaire. Une société d'amis raisonnables, et dont les goûts seront analogues aux leurs, suffira pour les rétablir. Des plaisirs tumultueux leur déplairaient et ne produiraient aucun bien. D'autres fois, au contraire, il faudra entraîner quelques hommes dans un tourbillon de plaisirs bruyans, et les soumettre à des travaux qui les absorbent et les accablent. Ceux qui aimeront les spectacles, ou à qui on pourra inspirer ce goût, éprouveront, en y allant, des agitations qui leur deviendront d'autant plus salutaires qu'elles seront plus variées et continuées plus long-temps.

La musique surtout, « dont la puissance sur la nature vivante est en quelque sorte générale » (*Cabanis*), sera un moyen très-efficace contre cette ténacité d'idées fixes et déchirantes. *Asclépiade* la regardait comme le souverain remède contre toutes les maladies de l'esprit. Les hommes résistent difficilement à ses charmes, même ceux qui sont dépourvus de toute culture. Les Caraïbes-Othomacas, peuple sauvage qui habite les bords de l'Orénoque, ont des instrumens qui produisent des sons si tristes, que personne ne peut résister à la mélancolie dans laquelle ils jettent. Un musicien fit passer alternativement de la tristesse la plus profonde à la joie la plus vive, et ensuite à la fureur la plus emportée, Eric, roi de Danemarck, et toute sa cour; la harpe de David faisait disparaître la haine et la colère de Saül; Therpandre, dit l'histoire, apaisa une sédition à Lacédémone par le doux son de sa lyre; le cruel Amurat IV, empereur ottoman au dix-septième siècle, les mains encore fumantes du sang de ses frères, sur le point de se souiller par d'autres assassinats, fut tellement ému par un joueur de psaltérion, qu'il accorda la vie à ceux qu'il avait condamnés au supplice, et qu'il ne put retenir ses larmes. Le célèbre Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, sous Henri VIII, adoucissait avec la musique l'humeur acariâtre de sa femme. Chiron apaisait avec sa guitare la colère du bouillant Achille.

« On a vu des fièvres, des catalepsies, le tarentisme, guéris par la musique. » (Encyclop. méthod.)

Lorsqu'il sera possible de mettre à contribution ce moyen si propre à calmer les mouvemens désordonnés de l'âme, il ne faudra pas le négliger. Une âme profondément mélancolique porte d'abord avec contrainte ses regards sur des tableaux rians; mais la gêne qu'elle éprouve diminue insensiblement; elle finit par s'y arrêter avec complaisance. A peine y trouve-t-elle du plaisir, que la guérison est certaine, ou, du moins, il est bien rare qu'on ne vienne pas à bout de l'obtenir.

On a proposé encore, pour changer l'assiette de l'imagination, de recourir aux ressources de tous les genres qu'offrent les grandes villes; mais elles ne suffisent pas toujours. La variété et la beauté des monumens publics, la vue des objets que les arts et le luxe y étalent avec profusion, sont souvent impuissans contre les maux dont elle est la cause. Un homme fortement préoccupé d'une idée retirerait pourtant un grand avantage d'être au sein d'une grande ville, surtout s'il pouvait s'y livrer à un travail qui le forcerait de varier ses idées, comme de conduire un char dans les rues les plus fréquentées. « Il « est impossible, dit à cette occasion M. le professeur *Richerand*, « que l'idée dominante ne soit point éloignée, au moins pour quel- « ques heures, lorsqu'on court à chaque instant des dangers où « l'existence d'autrui se trouve compromise ainsi que la nôtre. » (Erreurs popul. relat. à la méd.)

On sait que les gens riches, en Angleterre, préviennent le splen dont ils sont menacés, en tenant la place de leur cocher plusieurs heures de suite dans les rues les plus passagères de Londres.

Le spectacle ravissant de la nature produit des impressions plus salutaires; la vue d'une belle campagne, les émanations suaves des fleurs, font sur nos sens des impressions qui manquent rarement d'avoir d'heureux effets.

A-t-on épuisé les ressources des villes et des campagnes, les voyages en présentent une autre, lorsque les circonstances permettent de les

conseiller. Cette ressource paraît la plus efficace de toutes, parce qu'en changeant tous les rapports physiques et moraux de l'homme, elle détermine une révolution à laquelle son imagination ne résiste point. D'ailleurs, les modifications de celle-ci, dans le cours du voyage, sont bouleversées par une foule de causes, telles que les secousses de la voiture ou du vaisseau, la variété des objets, le changement des conditions de l'air, le bruit, la faim, la soif, la fatigue, etc. On conseillera surtout avantageusement l'équitation, comme moyen de forcer l'attention sur le cheval et sur ses mouvemens; on en retirera d'autant plus de fruit que l'individu sera moins habitué à cet exercice, et que le cheval sera plus difficile.

A l'aide de la persuasion, des consolations amicales, des voyages même, on ne parvient pas toujours à changer l'état violent ou triste de l'imagination. Un homme accablé sous le poids de son chagrin sent bien toute l'utilité et la vérité des avis qu'on lui donne; mais il n'est pas le maître d'en faire usage; il ne peut pas se soustraire à sa douleur; bien plus, il s'y complaît, et y trouve une secrète jouissance. Dès-lors il ne reste plus qu'à s'attrister avec lui, et soulager sa douleur en cherchant à l'aggraver : on allége la douleur et l'affliction de ceux avec qui on s'afflige, et avec lesquels on verse des larmes. La somme des peines diminue lorsqu'un ami sincère la partage avec nous; l'image de sa douleur efface une partie de la nôtre. L'expérience a appris que ce n'est point en palliant ses maux qu'on console un infortuné; mais en y prenant part, en convenant qu'ils sont insupportables, en s'attendrissant sur son sort : ce qui est très-aisé pour un cœur sensible. Hommage soit rendu ici aux femmes, qui savent s'acquitter de ce devoir avec tant de délicatesse; elles paraissent créées pour alléger les maux et les peines de la vie; combien est efficace la puissance qu'elles ont pour consoler les malheureux! En pleurant avec ceux-ci, en leur arrachant des larmes, on prévient le plus souvent les terribles effets du chagrin; et c'est vraisemblablement parce que le sexe jouit du privilége heureux de répandre des larmes si facilement, qu'on voit plus rarement les femmes suc-

comber à leur douleur. On a vu des personnes qu'un chagrin profond avait livrées au plus affreux désespoir, et réduites dans de mortelles angoisses, qui n'ont échappé à la mort que par une effusion abondante de larmes.

Enfin, il reste un dernier moyen à l'aide duquel on parvient quelquefois à calmer et même à diriger l'imagination; je veux parler des substances qui ont une action directe sur les organes du sentiment et du mouvement. Quelques-unes, mais surtout l'opium et ses préparations, ont la propriété d'émousser le sentiment et d'engourdir le mouvement. Elles peuvent même éteindre l'un et l'autre. Les délayans et les bains portent aussi du calme dans l'imagination. C'est par l'emploi sage, mais qui demande beaucoup d'expérience, de ces moyens qu'on la remet dans son état naturel. Les narcotiques, en mesure antispasmodique, rappelant le sommeil, ou le rendant plus paisible, relèvent un peu les forces, dont le sommeil (modéré) est le réparateur : l'imagination, un moment relâchée, perd de vue l'objet qui l'occupait, et dès-lors la guérison est opérée. Le café, considéré avec raison comme antihypochondriaque, agit puissamment sur l'imagination, et peut-être utilement conseillé dans quelques cas.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* Bosquillon).

I.

Ubi delirium somnus sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

I I.

Quibus pars aliqua corporis dolet, neque omninò dolorem sentiunt, iis mens ægrotat. *Ibid.*, *aph.* 6.

III.

Morbi quidem omnis generis in quibusvis anni temporibus oriuntur, nonnulli tamen quibusdam temporibus magis fiunt, et exacerbantur. *Sect.* 3, *aph.* 19.

I V.

Si quis sanguinem aut pus mingat, renum aut vesicæ exulceratio significatur. *Sect.* 4, *aph.* 75.

V.

Insanientibus si varices, aut hæmorrhoïdes supervenerint, insaniæ solutio fit. *Sect.* 6, *aph.* 21.

V I.

Metus et tristitia si diù perseverent, melancholiæ istud indicium est. *Ibid.*, *aph.* 23.